

être cette héroïne ; tenir en main l'épée, batailler et pourfendre les ennemis de France ; et, au jour du triomphe, être aux côtés du roi ; et Dieu m'a exaucée ; car, si vous le voulez bien, dans deux jours nous partons ; les généraux, fidèles au souvenir de votre père, nous attendent près d'ici. Je veux être la première à saluer l'empereur.

Et, joignant l'action à la parole, Colette s'empara de la main du duc et la porta respectueusement à ses lèvres.

Reichstadt s'empressa de la relever ; puis, brisé par les émotions de la scène qui venait de se passer, jugeant l'heure trop avancée pour demeurer plus longtemps dans le bosquet, il lui offrit le bras ; et, prenant congé d'elle, lui demanda le lieu et l'heure du rendez-vous.

C'est alors que l'espion, rôdant dans le jardin, les frôla et entendit :

« Le 5 mai, aux Camaldules... »

## CHAPITRE X

### PENDANT LE BAL

Par les immenses baies, resplendissantes de clarté, la façade du château de Schœnbrunn étincelle.

Des massifs du parc et des terrasses du jardin, baignés dans la pâle lueur d'une nuit prin-

tanère, l'on entend les accords de l'orchestre exécutant des redowas et des polonaises.

Dans les salons du rez-de-chaussée, debout, à côté de son grand-père l'empereur François II, le duc de Reichstadt, très entouré, fait les honneurs du bal et reçoit les invités.

Sous la lumière des lustres et des girandoles, les couples évoluent, et les uniformes de toutes nuances, constellés de broderie d'or et d'argent, jettent leurs notes fulgurantes au milieu des blanches épaules et des rivières de diamants.

Près d'une porte-fenêtre, à l'écart de la foule, le prince de Metternich et Otto de Falkenstein, son âme damnée, causent à voix basse ; et quand, sonnait minuit, l'horloge du château annonce l'heure du souper, que danseurs et danseuses, précédés de l'empereur donnant le bras à une archiduchesse, s'acheminent lentement vers l'immense salle à manger, dont les laquais viennent d'entr'ouvrir les portes ; ils s'échappent discrètement et se dirigent vers l'aile droite du palais.

C'est là, tout en haut, sous la plate-forme de la *Gloriette*, que se trouvent les appartements du duc de Reichstadt.

Les galeries et les escaliers sont déserts et tout semble favoriser l'expédition nocturne de ce prince de l'empire austro-hongrois qui, dans la compagnie d'un noble d'aventure, demi-bravo,

demi-espion, aveuglé par sa haine et son ressentiment, est descendu si bas, qu'il s'en va dans la nuit, pareil à un voleur, crocheter une porte et violer les secrets du petit-fils de l'empereur, son maître.

Autour d'eux, aucun bruit; cependant, par une fenêtre ouverte, on entend préluder les violons: le souper touche à sa fin et les danses vont recommencer pour ne finir qu'à l'aube.

Un outil d'acier jette un rapide éclair dans la main de l'espion; la serrure, sous l'habile pression de celui-ci, auquel ce genre d'exploit semble paraître familier, cède facilement; et la chambre apparaît, à la pâle clarté d'une veilleuse qui brûle à la tête du lit, et jette un jour terne et blafard sur les objets qui l'entourent.

Metternich, cependant, sent ses forces l'abandonner et, maintenant qu'il touche au but, qu'il n'a plus qu'à étendre la main pour s'emparer de cette lettre maudite qui est venue troubler ses jours, chasser le sommeil de ses nuits; il tremble et il hésite: il a peur.

Et il se laisse tomber dans un fauteuil.

Mais soudain il se relève et s'éloigne, comme si, par mégarde, il eût rencontré un serpent. Sur la table de travail, à deux pas de lui, le masque en bronze de l'empereur Napoléon qu'un aigle immense, aux ailes éployées, entoure de ses serres, comme pour le défendre et pour le protéger, apparaît à ses yeux.

C'est le seul souvenir que l'enfant ait gardé de son père.

Un serviteur pieux a sauvé de l'oubli cette image sacrée; plus heureux que son maître, en revoyant la France, il s'est enquis d'un grand artiste, et lui confiant le masque de plâtre que sa fidélité avait soigneusement conservé, du bronze est sorti un chef-d'œuvre, dont le moule est brisé; mais dont l'original, chaque jour, à chaque heure, vient consoler le fils, lui parler de son père.

A cette vue, les remords qui, tout à l'heure faisaient trembler Metternich, la honte de l'action lâche et déshonorante qu'il venait d'accomplir en compagnie d'un vil espion, font silence dans cette âme où il n'y a plus de place que pour la haine et la colère.

Sa taille se redresse, le fardeau des années disparaît pour lui; et s'avancant, la main étendue vers ce chef de bronze sur lequel la mort a jeté la solennelle et froide majesté de l'au delà:

— Ainsi, dit-il, jusque dans ce palais ton ombre détestée viendra donc me troubler?

La pierre du tombeau est-elle si légèrement scellée, que ton souvenir maudit, malgré les années et les abîmes de l'espace, vienne encore éveiller en mon âme les souvenirs amers que j'aurais voulu pour toujours étouffer.

Ton image abhorrée inspire encore ton fils!

Tu as compté sans moi, je suis là et je veille.  
Puis, reprenant le masque rigide que, dans un accès de colère, sa haine mal endormie avait laissé tomber devant un inférieur méprisable et dont il avait tout à redouter, il se tourna vers Otto qui l'écoutait visiblement troublé et lui dit :

— Ce que nous cherchons ne doit pas être bien loin ! Tenez, levez ce bronze, et regardez.

Otto lui obéit, et le masque de bronze ayant été légèrement soulevé, sur le tapis de la table de travail, apparut un large pli scellé aux armes impériales.

Metternich le saisit et s'empressa d'y jeter les yeux.

Et plus il avançait dans sa lecture, plus les rides de son front se contractaient.

Quand il eut terminé, il se tourna vers Otto et lui dit :

— Vos rapports et les conjectures que j'en avais tirées se trouvent pleinement aujourd'hui confirmés !

— Nous sommes en face d'un complot dont les fils mal noués sont presque entre nos mains.

Ne m'avez-vous pas, ces jours derniers, parlé d'un rendez-vous que la fille adoptive de ce soldat, devenu jardinier, avait donné au duc dans le couvent ruiné qui se trouve en retrait de la route de Wagram, à quelques lieues d'ici : J'ai oublié la date, aidez donc ma mémoire ?

— Ce sera chose facile, monseigneur, répondit Otto, c'est pour demain soir, 5 mai, à minuit, et j'ai pour en garder le souvenir une raison majeure ; cette date a dû être choisie à dessein : c'est le jour...

— N'achevez pas, dit Metternich, j'ai compris et je complète : où l'empereur est mort.

— Eh bien, si cet anniversaire leur convient, il ne me déplaît pas à moi, leur ennemi. J'agirai de telle sorte, qu'ils ne l'oublieront jamais.

Mais l'heure passe, retirons-nous de peur de mauvaise rencontre.

.....  
Quand les visiteurs nocturnes se furent éloignés, et que le bruit de leurs pas s'éteignit dans le couloir, une tête effarée émergea d'un angle de l'appartement masqué par une épaisse draperie, et Colette apparut sous les rayons du jour naissant qui pénétraient dans la chambre.

## CHAPITRE X

### COLETTE

Quelques mots d'explication seront ici nécessaires, pour expliquer la présence à pareille heure de la jeune fille dans l'appartement du duc de Reichstadt.

Colette, fille de soldat, élevée dans le culte de l'épopée napoléonienne, n'avait rien de la timidité de nos jeunes filles d'aujourd'hui; et, du reste, le temps lui avait manqué pour faire ses réflexions et invoquer ses scrupules.

Les préparatifs pour enlever le duc étaient faits: le jour du départ était fixé, et il n'y avait plus à reculer: il fallait agir rapidement, sans crainte et sans tergiversation.

Malheureusement, l'heure avancée leur faisant redouter une surprise, avait mis fin brusquement à l'entretien de Colette et du duc dans le bosquet.

Reichstadt, ému par l'enthousiasme viril de Colette, n'avait fait aucune objection touchant ce qu'on attendait de lui; mais, par contre, trop troublé pour demeurer plus longtemps dans le parc, il avait quitté la jeune fille sans aucune explication qui lui permit de connaître la façon dont s'accomplirait l'enlèvement et dans quelle mesure il devrait s'y prêter.

C'est pour réparer cette omission que Colette, munie des instructions des conjurés pour le duc, s'était introduite dans ses appartements, et avait assisté aux investigations sacrilèges de Metternich et de son âme damnée, Otto de Falkenstein.

Mais quand elle eut entendu la dernière partie de la conversation de celui-ci avec le chancelier, et compris que le secret de la

conspiration était à la merci de l'espion, que tout était à refaire, une sueur glacée vint perler à son front; elle dut se retenir à la tapisserie derrière laquelle elle était cachée, car ses jambes faiblissaient et refusaient de la soutenir plus longtemps.

Mais, comment, la porte étant solidement fermée, et les deux complices ayant dû en crocheter la serrure pour mettre à exécution leur infâme projet, Colette avait-elle pu pénétrer dans les appartements du duc et s'y cacher?

Nous allons vous l'apprendre ici:

Lorsque l'empereur Napoléon, vainqueur des Autrichiens, se fixa à Schœnbrunn, entre deux victoires, il habita l'appartement dont le hasard devait faire, quelques années plus tard, le cabinet de travail de son fils proscrit et réfugié auprès de son grand-père.

Mais le service de l'État-Major nécessitant des allées et venues fréquentes, le maître qui, quelquefois, aimait à s'isoler, et ne dédaignait pas, mettant de côté toute étiquette, de descendre dans le parc pour respirer l'air de la nuit et chasser de son front les austères soucis du pouvoir, fit établir une issue secrète, masquée par une tapisserie de haute lisse, hermétiquement fermée par une grille à secret.

Silvère que l'empereur avait attaché à sa personne, et pour lequel il n'avait rien de caché, était au courant de cette circonstance ignorée

de tous; aussi, quand Colette rentra au cottage à la suite de son entretien avec Reichstadt, et fit part à son père adoptif de la déconvenue qu'elle avait éprouvée en ne pouvant accomplir sa mission jusqu'au bout, Silvère n'hésita pas à lui confier le secret dont il était le dépositaire.

Colette profita donc de la nuit du bal pour s'introduire chez le prince et y déposer bien en vue la lettre des conjurés.

La présence de Metternich et de son affidé, la découverte de la conspiration qui venait ruiner toutes ses espérances, changèrent en un instant ses résolutions.

Forte et résolue, ne prenant conseil que d'elle-même, elle remit dans son corsage la lettre qu'elle en avait tirée; puis, s'approchant de la table, y saisissant une plume qui traînait auprès d'un écritoire d'argent, sur un léger feuillet disposé devant elle, elle écrivit d'une main fébrile :

- « Monseigneur,  
 « Demain soir, 5 mai, non pas à minuit, mais  
 « à dix heures, rendez-vous.  
 « Au couvent ruiné des Camaldules.  
 « Que Votre Altesse se fasse accompagner;  
 « mais qu'elle insiste, pour que ce soit par le  
 « comte de Falkenstein.

« COLETTE. »

Puis, se levant, elle souleva le masque de

bronze à demi, y plaça son billet en évidence, et comprenant, au roulement des voitures qui emportaient les invités, que le bal tirait à sa fin et que le duc allait rentrer, elle souleva la tenture et disparut en disant :

« J'aurai ainsi deux heures devant moi...  
 Deux heures!... On dit que Dieu est juste: Espérons!... »

## CHAPITRE XI

### LES CAMALDULES

A une lieue de Schœnbrunn, dans un vallon boisé, séparé de la route de Wagram par des collines qui, lui faisant comme un rempart, l'isolent du grand chemin, s'élève le couvent des Camaldules.

Edifié dans les premières années du XII<sup>e</sup> siècle par les enfants de saint Romuald, il a vu passer au-dessus de sa tête les révolutions et les guerres.

Sa situation retirée en dehors de la route avait été sa sauvegarde; et les avalanches armées qui tour à tour dans le courant des siècles s'écoulèrent à ses pieds, passèrent près de ses murs sans soupçonner son existence.

Il en fut ainsi jusqu'à l'époque des guerres

impériales ! mais alors, les travaux de culture auxquels se livraient les moines, ayant dû être délaissés, faute de bras, ceux-ci, voyant leur exploitation agricole compromise quittèrent le pays et se dispersèrent dans les autres provinces de leur ordre.

Le monastère ainsi abandonné s'effrita peu à peu sous les injures du temps ; les cloches firent silence, l'orgue devint muet, et la mousse envahit les cloîtres ruinés.

Mais cette ruine n'était pas entièrement déserte.

Un de ces pieux cénobites, presque un centenaire, se souvenant que son ordre comptait dans son sein de nombreux ermites qui, formant une branche séparée, vivaient disséminés dans toute la chrétienté, obtint de ses supérieurs l'autorisation d'attendre la mort dans ce cloître où il avait vécu, ne connaissant du monde que le vallon solitaire où ses ans s'étaient écoulés dans la contemplation et la prière.

Entré en religion dès sa première jeunesse, il s'adonna à l'étude des simples, y devint très entendu, et le couvent ayant une nombreuse clientèle de pauvres et de malades, il s'occupa activement de ces derniers, acquit les connaissances nécessaires pour guérir les blessures provenant des armes à feu, et se fit bientôt une réputation qui ne tarda pas à franchir l'horizon borné le séparant du monde des vivants.

Silvère que les nombreux horions reçus dans les batailles auxquelles toujours au premier rang il avait assisté, faisait souffrir, entendit parler du moine-médecin, vint lui rendre visite, et s'en alla soulagé, sinon guéri.

Dès lors, des relations presque quotidiennes s'établirent entre le moine et le soldat.

Ces deux créatures dévouées l'une et l'autre à des causes si différentes se prirent d'une vive et sincère amitié.

Dans les beaux jours, le grognard, assis sur un fût de colonne brisée, se plongeait dans ses souvenirs, évoquait pour son ami les grandioses épopées ; le moine, à ses côtés, égrenant son rosaire, l'interrompait parfois pour lui parler de Dieu, car, dans ces entretiens, chacun avait son rôle.

Quand la nuit descendait, on se disait adieu. Le soldat jardinier regagnait le château ; et silencieux, le solitaire allait s'étendre sur la natte de jonc qui, avec un siège rustique, composait le mobilier de son étroite cellule.

De ces nombreuses visites, Silvère gagna de connaître le monastère dans ses réduits les plus cachés.

Un soir d'hiver, c'était la veille de Noël, la neige, qui tombait depuis plusieurs jours, ayant rendu les chemins impraticables, le solitaire insista pour que son ami passât la nuit au couvent.

Silvère s'y résigna à contre-cœur, car, par cette nuit glacée, le soldat aurait préféré son lit à cette couche aussi dure que peu hospitalière et sa maison bien close à la cellule ouverte à tous les vents où il s'efforçait, mais en vain, de dormir.

Le son des cloches de Vienne, sonnait à toutes volées, pour inviter les fidèles à se rendre à la messe de minuit, arrivait jusqu'à lui, légèrement assourdi par les collines qui entouraient le valon.

Ne pouvant trouver le sommeil, qui semblait le fuir, Silvère se tournait et se retournait sur sa couche, quand la porte de la cellule s'ouvrit; et, à la lueur d'une torche, il aperçut le moine, debout dans l'ouverture, l'invitant à le suivre.

Il s'empressa de se rendre aux désirs de son ami, et, franchissant les décombres amoncelés dans les cloîtres, ils entrèrent dans la chapelle.

Là, le moine prenant un levier déposé sous les degrés de l'autel, fit pivoter une large dalle jouant dans des rainures, et, qu'à l'aide de cet outil, un homme pouvait déplacer facilement.

Une brise glaciale imprégnée d'une odeur méphitique vint les frapper au visage, et leur fit faire instinctivement un pas en arrière.

Le moine, le premier, recouvra son sang-froid et, suivi du soldat, s'avança vers l'ouverture.

Ils s'y engagèrent tous les deux, et, descendant par un escalier à demi ruiné dont les marches chancelantes n'avaient rien pour les rassurer, pénétrèrent dans une chapelle souterraine aux parois revêtues des marbres les plus rares.

Au chevet de la chapelle, entre le chœur et l'abside, s'élevait un autel recouvert des ornements dont on se sert habituellement pour célébrer les messes des trépassés.

Crucifix voilé de crêpe, cierges de cire jaune et chandeliers d'argent.

Dans les bas côtés du chœur, assis sur les miséricordes de leurs stalles de chêne, revêtus de la cucule, le capuce rabattu sur le front, une centaine de moines semblaient attendre le signal de leur abbé pour psalmodier les heures canoniales.

Mais Silvère, qui contemplait ce spectacle nouveau pour lui avec étonnement, ne tarda pas à être détrompé, car l'odeur de cadavres en décomposition qui s'exhalait de ces corps, rendait un séjour prolongé dans cette chapelle impossible, sinon dangereux.

Le moine le comprit en voyant la lueur de sa torche qui blémissait; saisissant le soldat par le bras, il l'entraîna rapidement vers le bas de l'escalier, et, remontant tous deux vers le séjour des vivants, ils s'empressèrent de quitter la chapelle souterraine.

A peine entré dans l'église supérieure, le

moine fit à nouveau pivoter la dalle qui reprit sa place, et rangea soigneusement le levier sous les degrés de l'autel.

Puis, se tournant vers Silvère, et faisant trêve au silence qu'il avait gardé jusque-là, il lui dit :

— Mon ami et mon frère, vous avez dû penser que si j'insistais pour vous garder cette nuit, je devais avoir de graves raisons pour le faire ?

L'heure est venue de m'en expliquer avec vous.

Mes années sont comptées : et je sens que la mort ne sera pas longue à venir.

Vous êtes courageux, fidèle à un serment. Voulez-vous, sur le Christ qui est là devant nous, me promettre, le jour où je ne serai plus, de me prendre dans vos bras et de me déposer dans la stalle restée vide à la droite du chœur.

Si j'ai eu le courage de vivre seul ici, c'est pour y reposer.

J'attends votre serment.

Silvère, profondément touché par les paroles du moine, comprenant cet attachement du solitaire pour le couvent où il avait vécu toute sa vie, lui fit la promesse demandée ; et quand, peu de jours après, celui-ci s'endormit pour toujours, il le déposa pieusement à côté des moines ses devanciers.

Voilà pourquoi Silvère, connaissant le cou-

vent dans tous ses détours, l'avait choisi pour servir de cadre à l'entrevue du fils de Napoléon avec les généraux qui voulaient l'enlever et lui rendre le trône de son père.

Nous verrons dans la suite de ce récit de quelle utilité lui fut encore la chapelle souterraine.

## CHAPITRE XII

### UNE LEÇON

Lorsque le prince de Metternich, congédiant brusquement l'espion dont il venait de recevoir le rapport, lui avait tracé une conduite à suivre pendant son séjour au château, il avait insisté pour que celui-ci, présenté au duc de Reichstadt, s'efforçât de gagner ses bonnes grâces, d'épier ainsi toutes ses démarches et de le prévenir en temps voulu de l'exécution du complot qu'il s'attendait à voir éclater d'un moment à l'autre.

Otto n'eut pas de peine à suivre les instructions du chancelier.

Le prince, très accueilli de sa nature, et sans méfiance, reçut avec beaucoup d'aménité les avances de l'espion et ne tarda pas à le compter au nombre de ses intimes.

Le pseudo-comte de Falkenstein, tout en



servant les projets de son redoutable maître, avait d'autres visées.

La beauté de Colette n'avait pas été sans faire une profonde impression sur cet être corrompu ; et il avait pensé que, vivant dans l'intimité du duc, il pourrait se rapprocher de celle-ci et mettre à exécution le plan de séduction qu'il avait échafaudé.

Mais on aurait dit que Colette était invisible ; renfermée dans le cottage de Silvère, elle ne sortait pas du jardin entouré de grillages où le vieux soldat cultivait ses roses.

L'aborder au moment où elle faisait sa promenade quotidienne eût été chose impossible.

Les allées et venues des gens de service rendaient une démarche semblable aussi difficile qu'insolite.

Et puis Silvère veillait ; il ne quittait guère sa fille adoptive ; à un appel de celle-ci, il se fût empressé d'accourir ; et alors, le cas échéant, que répondre et quel prétexte de sa présence dans cette partie du parc aurait-il pu invoquer auprès de ce vieux soldat dont la haute silhouette se détachait sur le seuil de la maisonnette, et dont l'honnête et franche bravoure aurait fait bonne et prompte justice de toute tentative dans laquelle il aurait vu un affront, et qu'il aurait châtiée de main de maître.

Cependant, un soir, Colette, fatiguée de cette

réclusion volontaire, résolut de faire un tour dans le parc.

C'était justement le soir de cette fête dont nous avons parlé dans un chapitre précédent.

Elle voulait revoir pour la dernière fois, ne sachant pas ce que le lendemain lui réservait, le bosquet solitaire où, par une belle matinée de printemps, nous l'avons vue mettant aux pieds du duc exilé son enthousiaste dévouement et excitant au plus haut point son admiration par la hauteur de ses vues et la droiture de son jugement.

Mais Colette n'était pas que dévouée ; un autre sentiment d'une nature plus tendre avait pris place en son cœur ; à la douce pitié que toute infortune imméritée met dans l'âme de la femme, avait succédé une sensation nouvelle, à la fois douloureuse et douce à ressentir, blessure bénie, apportant à la fois la joie et la crainte dans le cœur où elle se glisse pour la première fois.

Assise sur le banc de marbre rose, la jeune fille, abîmée dans ses réflexions, semblait complètement détachée des choses d'ici-bas, comme si son âme, partie pour l'au delà, avait oublié pour toujours les déceptions et les tristesses de la terre.

Une ombre venant intercepter les derniers rayons du soleil couchant, qui filtraient à travers les branches, lui fit lever la tête.

A deux pas, devant elle, les bras croisés sur la poitrine, se tenait l'inconnu qu'elle avait rencontré en prenant congé du duc, le jour où elle lui fixa l'heure et le lieu de l'entrevue projetée pour son enlèvement.

Elle reconnut en lui l'importun qu'à toute heure du jour elle voyait rôder autour du cottage de Silvère.

Et, au même moment, un regard jeté sur le passé fut pour elle un trait de lumière.

« Où donc avait-elle déjà vu cette énigmatique personnage ?

Elle fit appel à ses souvenirs, et, passant rapidement en revue dans son esprit les derniers événements, la mémoire lui revint subitement. C'était le voyageur qui, dans la cour des messageries, était venu regarder presque sous le nez ses compagnons de voyage, au point que ces derniers, jugeant qu'ils étaient suivis et espionnés, avaient cru nécessaire, dès leur arrivée à Strasbourg, d'en repartir le lendemain à la première heure, traversant le Rhin à la hâte et mettant fin à une surveillance qu'ils estimaient dangereuse pour eux et préjudiciable à leurs projets.

De ce concours de souvenirs confus et d'impressions diverses, se dégagèrent dans l'âme de Colette un sentiment de répulsion haineuse contre cet intrus qu'elle rencontrait toujours sur son chemin ; et ses traits, empreints à l'ordinaire de

sérénité et de douceur, se contractèrent, les beaux cils noirs qui ombrageaient ses yeux se froncèrent ; tout, en un mot, dans son visage annonça la tempête qui couvait au fond de son cœur, et n'attendait qu'une occasion pour éclater.

Le jeune homme s'apercevant de l'effet peu flatteur pour lui que semblait produire sa présence dans le bosquet, et voulant mettre fin à une situation aussi tendue, s'avança vers le banc, et s'adressant à la jeune fille, comme paralysée à la fois par l'émotion et la colère, il lui dit en minaudant :

— Belle soirée en vérité, mademoiselle, pour s'isoler du monde et rêver d'amour en liberté ! Le site est délicieux, les arbres qui entourent ce bocage lui font comme une ceinture, le protégeant des regards indiscrets ; mais, sans être importun, et si vous n'attendez personne, veuillez me permettre de m'asseoir un instant à vos côtés.

L'inconvenance de cette entrée en matière et sa grossière maladresse rompirent le charme sous lequel Colette se débattait depuis un instant.

Elle reprit possession d'elle-même, et enveloppant l'indiscret et malappris personnage d'un regard hautain, elle fit mine de se lever et de lui céder la place ; mais cela ne pouvait convenir à l'intrus qui, s'empressant de reprendre l'entretien, lui dit :

— Est-ce que je vous fais peur ?

Colette, qui avait déjà fait un pas en avant pour s'éloigner, s'arrêta subitement. Quelques jours auparavant, un jeune homme était là, debout à ses côtés, et, devant les rougeurs de ses joues et les palpitations qui soulevaient sa poitrine haletante, il s'était enquis avec bonté, presque avec tendresse, des causes de son trouble et de ses hésitations. Sa voix était douce et caressante. On sentait que l'émotion qui la faisait trembler n'était pas affectée. Il lui avait posé à peu près les mêmes questions que celui-là, mais quelle différence !

L'indigne et cauteleux personnage qui était assis devant elle, sur ce banc de marbre, la bouche en cœur et les jambes croisées, méritait une leçon ; elle était femme à la lui donner.

— Pardon, dit-elle, vous m'avez demandé si j'avais peur de vous ? La peur est un sentiment que j'ignore, car jusqu'ici personne, homme ou femme, ne s'est permis de m'outrager. A partir d'aujourd'hui, mon ignorance cesse.

J'ai reçu un affront, et un seul sentiment s'est fait jour en mon cœur ! c'est un mépris profond.

Mais avant de quitter ce bosquet où, selon vos dires galants, l'on peut rêver d'amour, je voudrais bien savoir qui vous êtes, et de quel droit vous me suivez sans cesse et pas à pas ? Je ne crois pas avoir rien fait pour encourager

votre amoureuse poursuite ! C'est une indiscretion dont vous trouverez bon de vous priver à l'avenir.

Quant à la qualité dont je parlais tantôt, nous allons la chercher ensemble, si vous le voulez bien.

Vous avez une épée au côté, elle scintille, emblème de l'honneur, aux rayons du couchant. Vous êtes gentilhomme alors ; mais, votre conduite de tantôt me permet d'en douter... Alors... quoi?...

Mais... Fi donc ; je n'ose vous le dire, seriez-vous un espion?... Monsieur, votre servante...

Et Colette, dédaigneuse et hautaine, passa fièrement devant Son Excellence le comte Otto de Falkenstein et sortit du bosquet sans le saluer.

## CHAPITRE XIII

### DERNIÈRE ENTREVUE

A dix heures du matin, le 5 mai, Metternich faisait mander dans son cabinet le comte Otto de Falkenstein, afin d'arrêter avec lui les dernières dispositions à prendre pour déjouer le complot qui devait éclater le jour même, et répondre par

un coup de foudre aux agissements des conspirateurs.

L'espion ne se fit pas attendre, et, pour la première fois, le diplomate se départit de la hautaine raideur avec laquelle il avait jusqu'ici traité son subalterne.

— Eh bien ! c'est donc pour ce soir, dit-il en se frottant les mains. C'est ce soir, 5 mai, que nous allons pour toujours mettre un terme aux espérances de ces fous qui veulent nous donner une seconde édition de l'Empire, édition revue et corrigée, car je ne vois guère pousser les ailes à ce jeune Aiglou que l'Europe m'a donné à garder.

Mais, à propos, je vous ai fait venir pour m'entendre avec vous au sujet de cette grave affaire. Savez-vous quelque chose de nouveau ?

— Monseigneur, répondit Otto, je crois avoir réussi au delà de vos espérances et je vous apporte une nouvelle qui vous montrera combien j'ai suivi à la lettre vos instructions.

Après avoir été présenté par l'entremise de Votre Excellence au duc de Reichstad, j'ai su gagner sa confiance et m'attirer son amitié, et cela à tel point, que ce matin le duc, dès la première heure, m'a fait mander dans ses appartements, et là, me demandant d'être discret, il m'a fait promettre de l'accompagner ce soir à la nuit tombante dans une chevauchée qu'il doit

faire en dehors du château. Me voilà du complot ! Qu'en pense Monseigneur ?

— Je suis content de vous, reprit le prince, vous avez su jouer un rôle difficile ; et je dois reconnaître que, dès les premiers jours, vous avez deviné ce qu'il fallait savoir ; agent obscur, vous avez laissé dans l'ombre des diplomates de carrière et fait la lumière, alors qu'ils tâtonnaient, attendant d'un hasard providentiel la solution d'un problème qu'ils ne pouvaient parvenir à résoudre.

Quand les cachots du Spielberg se seront refermés sur ces Français maudits, quand nous aurons recouvré une tranquillité complète et que les choses ici, comme par le passé, auront repris leur cours, que mon impérial pupille, désabusé et dégoûté à toujours des conspirations, sera rentré dans l'obéissance et dans une juste appréciation des faits accomplis, appréciant hautement les services que vous avez rendus à la monarchie, je saurai les récompenser royalement.

Mais avant de terminer cet entretien, si vous avez quelque grâce à me demander, faites-le hardiment, je suis prêt à accueillir favorablement votre requête ?

— Monseigneur, reprit Otto, les éloges que vous m'avez donnés tantôt suffiraient presque à récompenser mes modestes services ; et la requête que je vais vous adresser, vous sera une

preuve nouvelle du dévouement que j'apporte à veiller sur vos intérêts.

A la porte du parc, dans le cottage fleuri habité par le jardinier chef, vous avez un ennemi qui comploté et qui conspire.

Votre Excellence parlait tantôt de deux cachots préparés au Spielberg pour recevoir les généraux français ?

Qu'un troisième ouvre sa porte et la referme pour jamais ?

— Sur qui, demanda Metternich ?

— Sur Silvère, répondit l'espion.

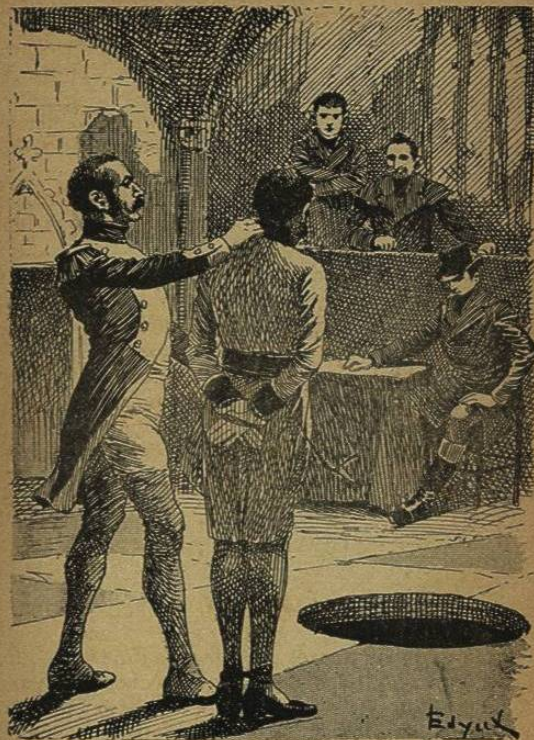
Et il sortit, ruminant sa vengeance, car le vieux soldat emprisonné pour toujours, sa pupille ne devait pas tarder à tomber dans les pièges de celui qu'elle avait mortellement offensé.

## CHAPITRE XIV

### SUR LE CHEMIN DU TRONE.

Il était neuf heures du soir et la lune venait de se lever ; sa douce et pâle lueur éclairait le valon solitaire où les ruines de la vieille abbaye semblaient dormir ensevelies sous leur manteau de lierre.

A l'entrée de la gorge qui y donnait accès, deux cavaliers parurent.



L'un des généraux fit un signe à Silvère. (Voir page 79.)

Chevauchant botte à botte, ils gardaient le silence et semblaient plongés tous deux dans une méditation profonde.

C'étaient, vous l'avez deviné, le duc de Reichstadt et le comte Otto de Falkenstein.

L'espion touchait à l'heure décisive. Il allait jouer dans quelques instants sa dernière carte ; et, dans la partie qu'il avait engagée contre les partisans du duc, le hasard l'avait toujours favorisé, ce partenaire bienveillant lui avait jusqu'ici prêté la main et facilité les levées ; mais, comme tous les joueurs, même les plus heureux, il tremblait en songeant qu'au dernier moment une circonstance imprévue, comme il s'en rencontre quelquefois, ne vint subitement, en dépit de l'habileté que jusqu'alors il avait déployée, contrecarrer ses plans, et renverser l'échafaudage qu'il avait laborieusement édifié.

Et puis il songeait aux promesses de Metternich, à la récompense qu'il était en droit d'attendre ; et sa connaissance des hommes, le mépris qu'il professait pour la plupart d'entre eux, le rendaient perplexe et agité.

Quelle créance fallait-il ajouter à la reconnaissance du chancelier ?

Le dédain que celui-ci lui avait toujours manifesté, ses brusques changements d'humeur, cette aversion profonde qu'il sentait parfois percer sous les dehors d'une politesse glacée, presque insultante, toutes ces choses réunies

en un faisceau fâcheux venaient jeter une ombre dans son rêve au moment où il touchait au but, à l'heure où il n'avait plus qu'à étendre la main pour cueillir le fruit de ses travaux et de ses peines.

Une pensée plus amère et plus lancinante encore l'obsédait ; il n'était qu'un espion, un de ces instruments vils et méprisables dont les grands savent se servir, mais qu'ils brisent de gaieté de cœur, le jour où ils les estiment inutiles et craignent de les voir devenir dangereux.

Et, plus il avançait dans cette voie, plus il se prenait à trembler.

Ce qu'il redoutait, par-dessus toutes choses, c'était cette complicité dans une action vile et honteuse à laquelle le prince n'avait pas redouté de se prêter, la nuit où, s'introduisant furtivement chez le duc pour lui voler ses secrets, le chancelier d'Autriche, le prince du Saint-Empire, était descendu jusqu'à lui, l'homme aux besognes louches, s'était fait son égal pour une heure, et avait dépouillé le masque impénétrable et hautain qui, depuis tant d'années, faisait trembler l'Europe.

A la pâle lueur de la veilleuse tremblotante éclairant l'appartement du duc, dans un instant qui avait eu la durée de l'éclair, il avait lu au plus profond de l'âme du terrible chancelier, et lui, l'espion au cœur cuirassé, à l'épreuve de l'amour et de la haine, il avait été épouvanté.

A ses côtés, Reichstadt chevauchait, la tête haute, aspirant la brise embaumée du soir, à pleins poumons.

Ses pensées, comme on peut le croire, étaient d'un ordre tout différent.

L'heure bénie, qu'il attendait depuis si longtemps, allait enfin sonner.

Cet uniforme d'officier autrichien, livrée d'esclave, il allait enfin, et pour toujours, le dépouiller.

Tantôt, en mettant le pied à l'étrier, au moment de quitter l'impériale demeure, cage dorée où sa mélancolique jeunesse s'était étolée, tombe de marbre qui, pour la vie, semblait devoir le retenir, sépulcre blanchi dont la pesante pierre étouffait ses vingt ans, il lui avait jeté, dans un adieu, toute la haine amassée dans son cœur.

Et demain? ce demain qu'il attendait depuis si longtemps, le fils de L'Aigle, les ailes déployées, s'en irait dans l'espace, au-devant des batailles.

Et dans son cœur chantait le clairon des armées; et les plaines immenses, couvertes de soldats, s'offraient à ses regards.

Tambours battants, enseignes déployées, les masses s'avançaient sous le soleil ardent, incendiant l'acier, et les grondements sourds, qu'on entendait au loin, annonçaient le canon.

Bercé comme en un songe, insensible à tout

ce qui l'entourait, le fils de Napoléon s'avancait sur le chemin où le menait la destinée.

Une main qui saisit la bride de sa monture, le tira de son rêve.

Silvère lui parlait : on était arrivé...

## CHAPITRE XV

### LE CHATIMENT

Précédés de Silvère, les nouveaux arrivants pénétrèrent dans la chapelle que les lampes du sanctuaire éclairaient faiblement.

Près des gradins ruinés qui, jadis, permettaient à l'officiant de monter à l'autel, sombres et silencieux, enveloppés dans leurs manteaux, deux hommes attendaient.

A l'entrée du duc, ils s'empressèrent de se découvrir; et celui-ci aperçut alors deux mâles et loyales figures de vieux soldats.

Mais, par contre, leur physionomie sembla se rembrunir, et leurs blancs sourcils se contractèrent, quand ils aperçurent le compagnon de celui-ci.

Reichstadt, s'apercevant de l'impression défavorable que semblait produire sur les deux guerriers la présence de ce dernier, s'empressa de les rassurer.